

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Fulgurer

Bertrand Laverdure

Volume 44, numéro 4 (258), novembre 2002

Face au monde, figures du poète

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdure, B. (2002). Fulgurer. *Liberté*, 44(4), 26–29.

Fulgurer

Bertrand Laverdure

*S'éveillera sans nous l'alternative du sens
au cœur de l'ébriété du langage. Du langage
assoupli par l'allégresse de son rebondisse-
ment illimité. J'ânonne, il s'élance. Il oublie
que je suis second, en retrait, en recul. Il
ignore surtout que je n'existe pas, que je
bave et transpire d'inexistence dans l'ébran-
lement de sa trace.*

Jacques Dupin

Il n'y a plus que de « l'après-poésie ».

Tout le monde est d'accord. On s'entend sur ce constat laconique, on le brandit, on le frotte au visage des mécréants et des ridés. On y consent avec le sourire coincé de ceux qui savent, par bravade. Les poètes d'aujourd'hui s'habillent, pour la plupart, à ce vestiaire.

Mais ce rituel de « l'après-poésie » mérite-t-il que nous lui accordions autant de brûlements d'estomac et de tremblements gênés ? Certes non. Nous transformons déjà

assez bien en foire étrange tout ce que la poésie touche de sa baguette fantasque qu'il serait plutôt ironique de mourir de honte devant les diktats de « l'après-poésie ». Ce feu qui nous fait sursauter et projette ses piques sous les ongles de nos peurs les plus lointaines n'est pas mort malgré « l'après-poésie ».

On nous a susurré le mot « fulgurer » à l'oreille et nous sommes partis marcher en vous écrivant. Nous marchons, nous allongeons les phrases par souci d'hygiène intellectuelle, nous avons de l'air à respirer, des yeux à combler et des brins de voix à coudre. Cette lumière qui fait bâiller de dépit et qui alimente à tout coup le marché des mesquineries ordinaires est une lumière qu'il faut peler au plus vite, tel un fruit trop mûr.

Il ne s'agit pas ici de plonger dans l'esthétisme de la déliquescence, dans le beau fouillis des chouettes criardes. Nous laissons à la phrase le soin de se tailler une place dans ce discours « second », ce discours de « rebondissement illimité ».

Nous sommes sur la trace de la fulgurance, de ces mouvements de feu qui poignent et saisissent la langue dès que notre secret s'évanouit, le secret de notre fébrilité vaine.

Tout éclair, tout feu rapide s'estompe dès que la clarté se pointe et cravache les volutes insoupçonnées qui émanent des restes de feu.

« L'après-poésie » mène toujours le même combat contre la clarté. Le combat séculaire qui oppose les tenants

du discours social ambiant, réglementaire, aux sorniois objecteurs qui voguent au large de ses côtes. Si nous retrouvons tant de vieille clarté dans plusieurs manifestations de « l'après-poésie », c'est que la clarté est maintenant devenue, à l'occasion, une courageuse tentative d'humanité.

Le poète fulgure néanmoins, travaille dans son insoutenable paradis de quatre sous à transmettre du vivant, de la chaleur vive. Fabuleux paradis de quatre sous que celui du poète, royaume minuscule qui ne tient qu'à deux ou trois fils. Mais royaume tout de même. Petite caisse de bois ornée de coups de canif, de meurtrissures, de guano, de mots peints et de saletés organiques, industrielles, électroniques.

La saleté électronique a donné aux poètes des moyens incroyables de se perpétuer. Devant tous ces jouets qui s'accumulent, devant toutes ces facilités qui nous sont offertes, la fulgurance est-elle encore nécessaire ? Nous croyons que oui. Si nous sommes poètes et que nous comptons sur la fulgurance, c'est que nous avons d'abord perçu ce qui fulgure comme étant intérieur, et cet intérieur comme étant inanalysable en entier.

Le poète fulgure d'abord parce qu'il répond à ses propres éclairs infracrâniens. Nous répondons à tous ces gentils stimuli, ces pensées toutes faites, ces expiations bâclées et ces enregistrements gravés qui agissent sur nos récepteurs littéraires. Nous répondons à l'actualité, aux esbroufes quotidiennes, aux peines accumulées et aux jouissances entrevues.

Fulgurer serait d'abord et avant tout une tentative forcenée de recueillement, de concentration héroïque sous

le grand chapiteau des désirs sollicités. Il serait vain de croire que « l'après-poésie » ne fulgure plus. Dans sa froideur maligne, dans ses étonnements programmés, dans ses replis défensifs et dans ses cris de rage délestés de toute ironie, « l'après-poésie » fulgure bel et bien encore. Le paradoxe de « l'après-poésie », c'est qu'elle retranche ce qui persiste pour mieux inventer sa propre nouveauté. Ce concept de nouveauté qui ne sert que les démagogues aigris. Pourtant, chacun de nous est un pionnier pour lui-même, un explorateur littéraire patenté ; le renouveau qui compte provient de chacune de nos expéditions réussies. Il ne suffit pas de saisir l'air du temps pour en soutirer les idées qui vaillent et les transformer en livre « emblème de nouveauté », mais de vivre et de respirer cet air, d'en retransmettre toute la complexité et l'opacité sans nécessairement tirer parti des idées à la mode qui s'y sont glissées tel du sucre.

Nous sommes poètes parce que nous avons donné à notre sang qui pulse et à nos influx nerveux la valeur d'un royaume « second ». Les éclairs changent de main et changent de forme, mais ils ne sauraient s'éteindre sous les applaudissements bêtes ou les mesquineries les plus coupantes. La poésie qui fulgure est une poésie que l'on calque sur le soleil, nos yeux plissés d'aveuglement, en attendant que nos sens meurent un peu en nous délivrant de cet hôte singulièrement désirable.

Les rayons du soleil dont on vous fit éloge
ont brûlé votre front
Et c'est depuis que de votre rouge-gorge
s'enfuient sur les cimes
les pions de votre obole [...]

Geneviève Desrosiers